



# GREC

---

## COSTUMES MILITAIRES. — ARMES DIVERSES. CHARIOTS DE GUERRE ET AUTRES. — HARNAIS DE CHEVAL.

N<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 12. — Variétés du casque grec. — Tous ces casques portent la crinière, sans parures de plumes ; tous aussi ont le couvre-nuque. Les n<sup>os</sup> 1, 4, 5, 6 et 11 sont des types de la calotte ajustée au plus près. Les n<sup>os</sup> 2 et 3 offrent des exemples du casque haut à visière immobile, de la famille béotienne, comme on le portait hors du combat, renversé en arrière, la visière presque horizontale ; le n<sup>o</sup> 6 est de ceux que leur calotte dessinée en volute fait ranger parmi les phrygiens. Les crinières sont simples ou triples. Le n<sup>o</sup> 2 porte de chaque côté un cône de petite dimension d'où s'épanouissent des crinières latérales.

N<sup>o</sup> 15. — Chef avec son armement complet. — La crinière de son casque est fixée dans un cône qui s'avance jusque sur le front et prend toute la tête ; il a la cuirasse, les cnémides, la pique, l'épée et le bouclier circulaire armorié. Ce bouclier, avec son pavillon pendant, est regardé comme un des types de ceux que l'on élevait au haut d'une pique pour donner le signal du combat. L'attitude de ce guerrier montre que l'on n'en est encore qu'au prélude ; il ne lance son javelot, ni ne tire son épée ; la pierre qu'il va jeter est de trop peu de poids pour que son agression soit redoutable ; ce n'est qu'une provocation, une insulte, et l'on sait combien les Grecs en étaient prodigues avant d'en venir aux mains. Homère est plein des longs discours que les guerriers s'adressaient à ce moment-là.

N<sup>o</sup> 17. — Soldat grec, donné par Willemin comme un hoplite. — Il a le bouclier béotien, qui était ovale et échancré à chacun des deux grands côtés, en dedans de la bordure à peine interrompue. Son casque, également du genre béotien, est surmonté d'un haut cimier recourbé de la famille des étrusques ; cette analogie offre un de ces rapprochements qui font donner aux Étrusques et à certains Grecs une origine commune.

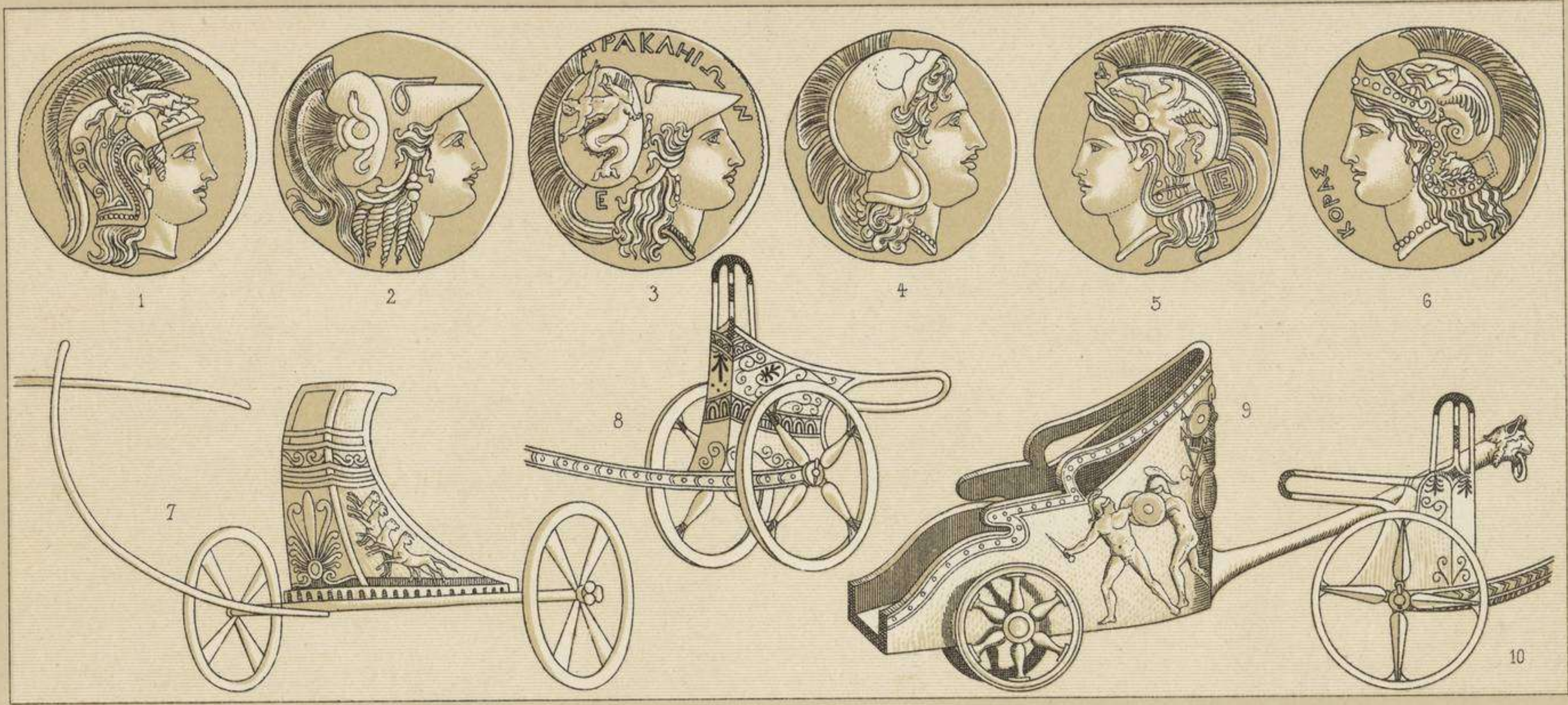
N<sup>o</sup> 14. — Soldat grec en costume de voyage. — Il porte le *pallium* ajusté de la façon la plus simple, attaché au-devant du cou avec une broche ; il est coiffé du *pétase* et a les jambes entourées de la jambière en bandes à l'usage des gens qui se précautionnaient contre la fatigue et voulaient être alertes ; ces jambières s'arrêtaient à

la cheville, d'où leur nom de *fasciâ cruralis*, donné par les Romains qui les pratiquèrent. Ses chaussures sont tressées.

N° 16. — *Pelta*. — Bouclier elliptique tronqué, fait de bois ou d'un treillis d'osier, mais sans cercle d'airain au pourtour; il était à l'usage des troupes plus légèrement armées que les hoplites, et auxquelles leur bouclier fit donner le nom de peltastes. La *pelta lunata* était une autre espèce de bouclier de même nature, dont la forme générique était celle du croissant: c'est le petit bouclier que l'on voit aux mains des amazones et de certains autres asiatiques. La pelta thrace, faite aussi de matières légères, était carrée et imbriquée comme le *scutum* romain, mais de moindre dimension.

N°s 7, 8, 9 et 10. — Chariots de guerre, de course et de triomphe. — Le n° 7 a tous les caractères du char rapide, à essieu tournant, monté par un seul homme, avec lequel on disputait le prix de la course dans les jeux du cirque, et parfois même sur un champ plus vaste que ne l'était la carrière de l'hippodrome. C'est un de ceux « qu'un écuyer habile, menant quatre chevaux des plus vigoureux et des plus vites, fait voler à toute bride par un chemin public, en présence de tout un peuple qui regarde avec admiration, jusqu'à une grande ville où on a limité la course. » (*Iliade*, livre XV.) Le timon de ce char tenant à l'essieu se relève en courbe et porte le joug avec courroies qui pesait sur les garrots des deux chevaux du milieu du quadrigé, les autres étant attelés à la volée. L'*auriga*, ἄνιχος, conduisait ce char en passant les rênes derrière son dos; il en était enveloppé, de manière qu'en se penchant en arrière, il pesait des reins sur ces rênes avec tout son poids, guidant d'une main, maniant le fouet à lanière, ou la longue houssine de l'autre; l'*auriga*, qui était exposé, en cas de heurt et de chute, à être traîné par les courroies dans lesquelles il se trouvait pris, portait un couteau recourbé pour couper rapidement les guides, au besoin. La course des chars figurait dans les jeux des fastueuses funérailles; un beau trépied ou une belle femme y était ordinairement le prix du vainqueur. (*Iliade*, livre XXII.) — Le n° 9 est une de ces luxueuses voitures de transport que les artistes prêtaient aux dieux et sur lesquelles on voit souvent figurer les héros des marches triomphales. Ce véhicule pouvait contenir plusieurs personnes debout; mais, quoique les divinités qui montent des chars analogues soient souvent représentées emportées vivement par leur attelage « poussant vigoureusement les rapides chevaux qui volent entre la terre et le ciel parsemé d'étoiles » (Homère), ce char pompeux, à roues basses, sans essieu tournant, décrit fréquemment comme étant fait de bois recouvert de plaques de métal, et dont la construction épaisse ne semble conçue que pour une rapidité relative, ce char semble surtout propre aux marches lentes, mesurées, des défilés processionnels.

Les n°s 8 et 10 représentent le char de guerre des Grecs de l'époque héroïque. L'*ἄρμα* était une voiture à deux roues, ouverte à l'arrière, dont l'essieu, d'où partait le timon, était tournant; le timon se relevait en courbe, comme on le voit au n° 7, pour soutenir le joug légèrement concave qui portait sur le garrot des chevaux. L'attelage ordinaire était de deux coursiers; quand il y en avait trois ou quatre, les chevaux latéraux étaient attelés en volée. A l'intérieur le char avait un degré aidant à assurer le pied; il n'y avait place que pour deux hommes debout, le conducteur et le guerrier; le devant de la caisse était surmonté d'une espèce d'anse où l'on attachait



G R E E C E

G R E E C E

G R I E C H E N L A N D



IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Massias lith.

les rênes; cette anse élevée, étant divisée en deux parties, facilitait le jeu des guides; de grandes poignées dépassant en arrière le cercle des roues à quatre rayons servaient à l'ascension et à la descente de ce char qui avait peu de hauteur, le tablier excédant à peine celle des chevaux. Les fouets étaient appendus à la caisse. Les côtés de cette caisse n'étaient pas des panneaux : ils étaient faits en treillis pour plus de légèreté.

Ce chariot n'ajoutait pas grand'chose aux armes défensives dont les combattants étaient couverts. Construit pour la vélocité, attelé de chevaux rapides, c'est une voiture de transport plutôt qu'une arme de combat, et, quoique ceux qui étaient montés sur des chars s'assailissent, en général, en profitant de l'égalité du niveau pour se lancer le javelot, ou dirigeassent ce javelot contre les gens de pied en usant de l'avantage d'une position dominante, il fallait, pour se voir de près, mettre pied à terre, et c'est ce qui a lieu à chaque instant dans Homère. Comme moyen de transport, le char était indispensable à des soldats aussi lourdement armés que l'étaient les Grecs; le casque épais, le bouclier grand et fort, la cuirasse et les cnémides, ne leur auraient pas permis d'arriver avec la célérité nécessaire sur les points faiblissant d'une bataille engagée. Dans la lutte, le guerrier descend de son char et y remonte sans cesse; il saute à terre pour reprendre son javelot, pour ramasser une lourde pierre, pour assaillir même un adversaire monté; d'autres fois, on voit les deux ennemis quittant chacun le leur pour continuer un combat singulier. On en voit encore sautant du char pour atteindre un ennemi agile, comme l'était Polydore, fils de Priam, bravant Achille, « heureux d'une occasion de faire paraître la vitesse et la légèreté de ses pieds, » mais bientôt renversé par le terrible héros, « non moins léger que lui, » « plus léger qu'un aigle, » dit encore Homère. Le guerrier est-il à terre, combattant dans la mêlée, son char le suit au plus près possible, toujours prêt à lui donner assistance, selon l'habileté de l'écuyer, tantôt pour recevoir ou donner un nouvel assaut, tantôt pour fuir l'approche d'un ennemi terrifiant, enfin pour lui procurer un refuge, s'il est blessé.

Le conducteur du char était non seulement un adroit cocher, mais c'était encore un soldat d'élite; parfois même, l'*agitor equorum*, ἡνίοχος, était un second de premier ordre. Automédon, avide de carnage après la mort de Patrocle, confie la conduite du char à un tiers et, en combattant redoutable, se jette dans la mêlée; on apprend en outre par lui que Patrocle conduisait souvent lui-même le char d'Achille, et remplissait ainsi les fonctions de cocher du héros. « Il avait, dit Automédon, reçu du ciel la force et l'adresse nécessaires pour conduire ce char et pour rendre ses chevaux obéissants et souples. » « Les chevaux d'Achille pleurent Patrocle qui avait accoutumé de les conduire. » Les cochers employaient le fouet à lanières de cuir, ou la longue cravache mince et flexible, faite d'une branche droite coupée à l'arbre, sans lanière au bout, véritable houssine cinglante.

Parmi les faits relatés par Homère, il faut signaler, quoique difficile à bien comprendre, l'assaut du camp des Grecs par les Troyens armés de piques et montés sur des chars; ces chars lancés à la volée franchissent le fossé comblé par Apollon, renversent les murailles et ne s'arrêtent qu'en vue de la flotte grecque.

Les chars étaient l'objet de soins particuliers; on les enveloppait d'une couverture et ils étaient abrités sous des remises. Les Thessaliens gardaient leurs chevaux sous leur tente, près des chars bien couverts. De préférence, on paraît avoir surtout employé les cavales pour l'attelage des chars. « Eumélus, roi de Pharès, se vantait d'avoir les plus belles cavales de toute l'armée; elles étaient vites comme des oiseaux, toutes deux de même poil, de même âge et de même taille. »

Les n<sup>os</sup> 11, 13 et 18, sont des exemples du harnais de tête et même de poitrail à l'usage des chevaux. — Le bridon, aussi bien pour les chevaux de selle que pour ceux de trait, était court; le mors était construit avec de grands ménagements pour la bouche de l'animal; il était articulé vers son milieu; son épaisseur, son roulement dans la bouche obligeaient l'animal à tenir toujours sa langue en mouvement; on y employait le bronze blanc qui ne s'oxyde pas. Le harnais de tête était enrichi de bossettes à la jonction des courroies.

Viollet-le-Duc prétend, non sans vraisemblance, que les artistes grecs ont supprimé les pièces défensives dont le cheval de guerre était armé. (*Dictionnaire raisonné du mobilier français; Armes de guerre.*) Pour appuyer son dire, il a reproduit une têtère-chanfrein de cheval, en bronze repoussé, disposée pour recevoir une doublure de peau d'étoffe, à laquelle il assigne une date ancienne, 600 ans avant notre ère. Cette têtère grecque se trouve au musée de Naples, mais ne figure sur aucun cheval de l'art antique. En même temps il a donné une plaque de poitrail décorée de la tête de Méduse comme celle de notre planche, mais beaucoup plus large, et qu'il tient pour contemporaine de la têtère-chanfrein. Il a conclu de l'existence de ces pièces défensives à la très grande probabilité d'un système général de préservation des parties exposées du cheval de guerre. Cette hypothèse expliquerait cette phrase d'Homère : « La plaine brille de l'éclat de l'airain qui couvre les hommes et les chevaux, et retentit de leur marche. » (*Iliade*, livre XX.)

(Nos exemples sont tirés de *Willemin* : Costumes des peuples de l'antiquité.)

